l'Arlésienne
en convivence

L'ARLES-iENNE
Gazette. Enquête. Anisette.

SEMAINE CONVIVÈNCIA - 8 AU 13 JUILLET 2019

JOURNAL AFFICHÉ - PLACE LÉON BLUM

ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION LA RÉDACTION
MAISON DE LA VIE ASSOCIATIVE - 13200 ARLES
IMPRIMÉ PAR ARLES IMPRIM,
2 RUE ROMAIN ROLLAND 13200 ARLES
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : ERIC BESATTI

Edito

UNE SEMAINE SOUS LES PLATANES

L'*Arlésienne* s'installe dans le festival Convivència. Il faut dire que les murs du festival, même construits de petites ficelles, sont particulièrement accueillants pour tout ceux qui se déclarent, se sentent ou se vivent "indépendants". Pour notre part, indépendant signifie vivre sans subvention ni publicité. Ne vivre que de la vente de nos journaux, de la bière qui coule lors de nos événements et de quelques tee-shirt (fabriqués au Bangladesh pour l'instant et sérigraphiés à Tarascon pour toujours). Histoire de pouvoir critiquer le pouvoir local, qu'il soit politique ou économique, sans pression. Vivre de manière indépendante à notre échelle, c'est surtout vivre de la motivation des bénévoles, de l'ambiance que l'on génrère et des idéaux que l'on colporte. Et là, c'est un grand point commun avec le festival Convivència porté par l'association Attention Culture.

Le monde des "alter"

A ce festival aux petits moyens mais au grand coeur on croise ceux qui se battent contre les expulsions des sans-papiers, pour les vélos en ville, pour la transition écologique, pour une autre économie, une autre agriculture, d'autres échanges, d'autres modes de vie. Un mini-festival des alter-mondialistes locaux, 20 ans après la création du mouvement. Si le mouvement international se redéfinit, à Arles, pour les militants, se battre n'a jamais été autant synonyme de faire "pour", essayer, expérimenter et construire autrement. Et le village de la place Léon Blum propose tout un rayon d'alternatives.

Alors ce petit monde se retrouve là, bien ensemble, un peu à l'écart, hors des paillettes de la ville et pour un festival gratuit. Un peu trop entre convaincus.

Pourquoi on a dit oui

Cette année, comme l'an passé. Catherine Le Gellaut, la directrice du festival, et Jean Colomina, président de l'association Attention Culture, nous ont demandé de faire un journal pour le festival. L'année dernière, on avait refusé pour cause de surcharge de travail et de volonté de se reposer pendant cette semaine de festival. Puis aussi parce qu'on ne voulait être associé à personne, l'indépendance absolue chevillée au cœur et au corps.

Catherine et Jean, couple dans la vie comme dans l'action militanto-culturelle, est un des soutiens historiques du journal depuis l'époque de la rue Réattu, celle où ils faisaient vivre un magasin de disque et où *l'Arlésienne* adolescente s'appelait *le Gai Savoir*. Et puis, au printemps de cette année 2019, notre journal s'unissait au café associatif l'Odysette et la librairie Les Grandes Largeurs pour créer le festival de sciences humaines Campus Sauvage. Alors, on a demandé les toilettes sèches de Convivència (celles que vous voyez au fond de la place). Chose que les organisateurs de Convivència ont accepté en échange d'un logo sur le programme.

Alors, peut-être inconsciement, pour faire plaisir à notre tour et certainement parce que ça faisait sens, à la même question que l'année dernière, *« est-ce-que vous voulez faire un journal pour le festival ? »*, nous avons répondu *« oui »*. Ou comment le sens de l'histoire se joue sur une histoire de petit coin. Voilà pourquoi nous avons choisi de noircir le papier aujourd'hui. Et pourquoi nous en noircirons un demain, comme les autres jours de la semaine.

Mais si nous avons dit *« oui »*, c'est pour un mariage éphémère et en amour-libre. D'accord, nous ferons un journal pendant Convivència, mais on pourra aller voir ailleurs. Pas de sujet imposé, pas de relecture (c'était inutile de le préciser mais quand même). Sans oublier : qui aime bien châtie bien. On verra ce qu'on arrivera à trouver à remettre en question. Peut-être les limites d'une monnaie locale sans banque autonome, la dépendance du festival à l'implication du couple tutélaire des créateurs... Dans cette grande fête quotidienne, on prévoit aussi de faire la transparence sur le financement du festival.

Venez-nous voir, on est à poil

Une semaine après la sortie de notre numéro d'été, on a prévu quelques articles en avance autour des thématiques et des artistes du festival, mais on verra bien au jour le jour les sujets qui viendront. Pour l'occasion de cette *Arlésienne en convivence*, on s'est dit qu'on pouvait aussi prendre les contributions de celles et ceux qui ont des idées à publier (photos, tribunes, dessins, chroniques, poèmes) pour construire nos pages quotidiennes. La *convivència*, convivence en français, c'est le vivre-ensemble pacifique (réel ou fantasmé), des trois communautés religieuses (juifs, musulmans et chrétiens) dans l'Espagne musulmane. Alors pour faire hommage à cet art du partage, venez discuter sous les platanes, on est facile à trouver.

La rédaction
pour l'Arlésienne en Convivence

Rien de nouveau à la caisse

Demain, la table ronde du festival accueillera à 14h l'étape du défi national Rien de neuf de Zéro waste France à l'initiative de l'association Zéro déchet pays d'Arles. Danielle Brossier préside l'association et explique la démarche qu'elle a fait sienne. Celle de ne rien consommer de neuf, ou presque.



Danielle Brossier, présidente de Zéro déchet Pays d'Arles devant le local de Convibicy, l'atelier de réparation de vélo place de la Croisière (terrain de boules des Alyscamps).

C'est une pétillante mamie sans âge qui s'approche bien connue dans le milieu militant. Alors à s'assoir sur un banc, il n'est pas désagréable d'être accompagné de Dani la Verte avec son petit rire qui ponctue ses fins de phrases à l'envie. *« 15 000 personnes au niveau national ont participé au défi national "Rien de neuf" en 2018 »*, affirme-t-elle. Elle avoue n'avoir jamais été une grosse consommatrice, à part de livres. *« Actes Sud a fait sa gloire grâce à moi »*, plaisante-t-elle. Sérieusement, elle a découvert la plateforme Recycl'livre et achète maintenant d'occasion même si... *« J'en ai acheté quelques uns, je ne me suis rien interdit. »*

« Acheter, c'est une addiction, il faut retrouver le plaisir de faire dans notre société ». Elle a raison, même si c'est plus facile à dire quand on a l'agenda d'une retraitée. Alors, elle achète ses chemises d'occasion au Ceintre vert à Fourques. *« Ça me permet d'économiser 21 kg de ressources en pesticide, coton, eau, pétrole...»*, sait-elle grâce à une information trouvée sur la documentation du défi : *« un jean, c'est 10 000 litres d'eau ! »*.

Alors, pour le festival Convivència, elle s'est impliquée pour rendre le festival plus écolo. Elle participe notamment au système de vaisselle partagée à destination des associations (on l'a testé, c'est très pratique). Avec Zéro déchet Arles, elle a organisé quatre "répare café", dont deux à la ressourcerie du Trébon. *« Par exemple, tu peux venir avec ton fer à repasser et le réparer avec nous »*.

Dans la conversation, on cite Micro Plus pour les ordinateurs ou encore le rémouleur de la place Voltaire. Pour la table de ce mardi de Convivència, *« on va essayer de lister tous les acteurs du réemploi »*. Au niveau du défi national, après le succès en 2018, Zéro waste vise les 100 000 participants. *« Pour l'instant, on stagne à 20 000, les gens me disent qu'ils n'ont pas besoin de s'inscrire pour ne pas consommer. »*

Mais franchement, rien acheter de neuf, c'est pas un truc de bobo ? *« A la Ressourcerie du Trébon tu as tous les publics, tu as les plus pauvres venus faire des économies, ensuite tu as les bobos venus faire la bonne affaire »*. Les uns par choix, les autres par nécessité. Il faut de tout pour sauver la planète...

Eric Besatti

Les lessives de Mamie Danielle

1. La lessive à la cendre

Mettre dans un récipient 3/4 de cendre avec de l'eau. Laisser reposer pendant 2 à 3 jours. Vous obtenez une couche de liquide jaunâtre. Ajoutez de l'huile essentielle si vous souhaitez une odeur particulière et le tour est joué.

Si vous ne voulez rien jeter, la couche de cendre qui reste au-delà du liquide jaunâtre, c'est une crème qui sert à laver *« le cul des marmites »*. Et mamie Danielle sait de quoi elle parle !

Les conseils foireux de tonton Cyril

2. La lessive au lierre

Tonton a testé pour vous une autre technique pour fabriquer sa lessive. Il s'agit de faire bouillir dix feuilles de lierre dans un litre d'eau. Ensuite filtrer, avec un chinois ou un filtre à café. Bref, le plus fin possible. Là où ça foire, c'est que sur des vêtements blancs, cette technique laisse des petites traces vertes. Tonton en a fait les frais sur quelques bavoirs de son bambin.

3. L'assouplissant au vinvaigre blanc

Là encore, pour éviter les expériences foireuses, on peut remercier Tonton. Si le vinaigre blanc redonne de l'éclat aux vêtements tout en les assouplissant, il bousille aussi les élastiques des culottes et des chaussettes. Pour le respect des sous-vêtements, merci qui ? Merci Cyril et Danielle !

Réparer c'est mieux que le mal

On l'oublie peut-être, mais le magasin Arles ménager service du boulevard Gambetta permet de réparer son électroménager. Après, l'investisseur Louis-Paul Desanges (lire *l'Arlésienne n°6*) veut créer un "repair café" prochainement en centre-ville. Le futur "tiers-lieux" de la Verrerie de Trinquetaille pourrait aller sur le sujet.



Ceci est une révolution

Si t'as pas ta gourde, tu n'iras pas au paradis. C'est le nouvel accessoire à la mode de toute personne qui veut sauver la planète. Tu m'étonnes, avec toutes les images de continent entier de plastique flottant.

Plus sérieusement et pour tenter de changer les habitudes, Stéphanie Dick, l'écodesigneuse, et l'association Zéro déchet pays d'Arles ont voulu faire de la ville un territoire pilote en lançant au mois de juin le challenge ‘‘zéro bouteille plastique''. L'objectif : réduire le nombre des 10 000 bouteilles plastiques achetées en France par minute et les 2,5 millions de tonnes d'emballage plastique à usage unique en France par an. Et pour accompagner la démarche, de nombreux commerçants de la ville proposent de remplir les gourdes.

Le Rouinet veut sauver la terre

On va partir de la base : le sol. Les agriculteurs le remarquent : il est de moins en moins fertile. Du côté de Fourques, à l'Amap du Rouinet, on essaie de cultiver en restaurant les sols. Si la solution de la permaculture est adaptée à l'échelle d'un potager familial, dès qu'on parle d'exploitation agricole, un autre problème se pose, qu'on le veuille ou non : celui de la rentabilité. **Ce mercredi, table ronde sur l'urgence climatique à 14h.**



Depuis 15 ans, à l'Amap du Rouinet, on ne laboure plus les sols pour les aider à se régénérer. Mais ça ne signifie pas non-intervention : il faut tout de même aérer la terre et la pailler.

Anne-Marie Pelizzari est installée à Fourques sur six hectares de terres cultivées sur lesquelles travaillent six salariés. Ici, entre arbres fruitiers et légumes, on fait pousser de tout en toute saison et on vend la production via une Amap (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne). C'est la fameuse Amap du Rouinet. Mais depuis quelques années, tout pousse moins bien qu'avant. Et Anne-Marie est bien placée pour le savoir : dans sa famille, on est maraîchers depuis quatre générations. *« Nos cultures sont moins belles, moins performantes. Il y a plus de maladies. Les plantes s'enracinent mal. Elles sont fragiles. »* Pourquoi ? Évidemment, il y a le climat, la chaleur qui arrive plus tôt, pendant les jours les plus longs de l'année, les pluies soit trop rares, soit violentes... Mais le principal problème est à chercher dans le sol lui-même.

Durant des siècles d'évolution, l'agriculture a toujours su se débrouiller pour faire pousser les plantes par l'enrichissement en matière organique, le labour ou la rotation des cultures. Planter des légumineuses sur une parcelle permet par exemple d'enrichir la terre en azote et de la préparer à accueillir des plantes plus exigeantes, comme les céréales. Mais les modes d'exploitation modernes sont passés par là : monoculture, labour intensif, engrais chimiques.

Alors au Rouinet, on essaye de cultiver différemment. Depuis 15 ans, les parcelles de l'exploitation ne sont plus labourées. *« Quand on laboure à 30 cm, on amène la terre arable en dessous, explique l'agricultrice. Alors on a besoin d'engrais, et les agriculteurs manquent souvent d'argent pour les engrais organiques et verts. Le chimique est moins cher. »* Ne pas labourer est déjà une première solution. Mais attention, ça ne signifie pas que la terre n'est pas travaillée : *« Il faut quand même l'aérer pour casser les croûtes et que l'eau pénètre pour mélanger déchets de cultures et herbes au sol. »* Avec le non-labour vient une autre pratique : le couvert végétal des sols, qui permet de conserver l'humidité et d'empêcher les mauvaises herbes de pousser. Tout en nourrissant la terre. Une pratique qui se répand aujourd'hui, même dans des exploitations céréalières.

Urgence et rentabilité

L'Amap aimerait même aller plus loin et se rapprocher des principes de la permaculture. *« On a essayé dans une serre de mélanger les légumes. Effectivement, l'activité dans le sol a doublé. Mais ce n'est pas rentable du tout, c'est ingérable. Pour un jardin, pas de souci. Mais pour nous c'est trop cher. Tu ne peux rien mécaniser et moi je n'ai pas d'esclaves. »* L'exploitation cherche des solutions pour trouver un juste milieu, adapter tous ces principes à une exploitation mécanisée : faire des planches de cultures plus hautes et paillées, pour ne plus avoir à toucher le sol et la vie qu'il renferme, alterner davantage les variétés de légumes sur les rangées : *« Au lieu de faire dix rangées de 100 m de poireaux, on peut essayer de faire quatre rangées de choux, quatre de poireaux. Mais il y a des opérations à faire sur les unes et pas sur les autres, et il faut la place d'intervenir sur les uns et pas sur les autres. Ici, on a 40 variétés potagères, donc tout mélanger c'est dur... On va faire des essais, nos essais. »*

Si elle s'astreint à ces efforts coûteux, c'est qu'Anne-Marie a conscience de l'urgence. *« Les sols sont tous morts. Il faut les régénérer. »* Et ça, c'est long. Même après 15 ans sans labour, les terres de l'Amap sont certes saines, non polluées mais elles manquent de vie. Et si, par malheur, une parcelle est polluée, c'est encore une autre paire de manche. Certains produits phytosanitaires restent présents des décennies dans la terre. Dans ce cas de figure, *« il faut travailler la terre sans labour, pendant des années, sans rien tirer de la parcelle. Et parfois même la dépolluer. »* Long et coûteux.

L'enjeu dépasse la question du rendement des parcelles. Il rejoint celui du changement climatique. Car plus un sol abrite de matière organique, plus il capte de CO_2. Inversement, si la température globale augmente, le sol risque de devenir une source d'émission de CO_2. Les enjeux sont donc mêlés, étroitement, dangereusement. Alors pour Anne-Marie, *« c'est à nous, les paysans, de mettre en œuvre les processus de régénération des sols. Mais ça doit être pris en compte par le système économique, par l'Etat. »* En attendant des politiques plus fertiles, à Fourques on essaye, à sa place et pour une faible part, de changer les choses.

Nicolas Puig

Le poète historien et le premier punk provençal

Jérôme Gallician est comédien-musicien. Il a conçu et interprète "Le Sauvage", une conférence musicale sur l'histoire de Paul Blanchet, un punk avant l'heure. Un énergumène de Saint-Rémy qui a fait de sa vie une œuvre provençale empreinte de valeurs anticoloniales et anarchistes. Attention, mélange politique et poétique !
Spectacle fiction-documentaire jeudi à 13h30.





Ci-contre, le Sauvage, premier punk au monde venait des Alpilles. Photo Frédéric Georges, collection Musée des Alpilles. avec fond de carte de la France en Afrique.

A gauche, Jérôme Gallician, coupe de cheveux un peu folle comme le Sauvage, le personnage de son spectacle. Photo Philippe Praliaud

Jérôme, qui ne fait pas sa quarantaine, veut tout de suite que l'on se tutoie. Depuis quatre ans, il habite à la Roquette, après des allers-retours avec Marseille, ville qui l'a vu naître. Fonctionnaire en disponibilité, tee-shirt à la cool et coupe de cheveux de chez son coiffeur reubeu, il n'a plus le look de l'emploi. Un temps *« prof de cul »* (intervenant en éducation sexuelle auprès de jeunes à Marseille), il a aussi longtemps travaillé au Musée Reattu, auprès des publics, puis aux Archives départementales à Marseille, où il se passionnait alors pour l'histoire de la langue provençale, comment le pouvoir l'a combatue et les formes de résistance qui se sont manifestées. C'est d'ailleurs là, au détour d'une conversation avec un collègue provençaliste que Jérôme croise la route du Sauvage. « *Avec un nom comme ça, ça m'a tout de suite interpellé.* »

Quand il revient de son service militaire en Afrique, autour de 1885, Paul Blanchet se fait appeler "le Sauvage". Il décide de ne plus jamais porter de chapeau, chose rarissime à l'époque. Plus qu'anecdotique, pour Jerôme Gallician, c'est *« cap-ital »*, et il en parle dans son spectacle. Le mot *« cap »* en provençal, c'est le *« chef »*, qui désigne à la fois la hiérarchie et le chapeau. Ne plus avoir de chapeau, ne plus saluer les chefs, c'est un signe fort pour dénoncer toute forme de colonialisme et de domination.

En parallèle, Jérôme s'est plongé dans le milieu provençal-occitan de la nouvelle musique trad' (en clair, les mecs ou meufs de gauche qui reprennent un répertoire traditionnel) avec Lo cor de la Plana, Manu Théron, Henri Maquet et la base : le Massilia Sound System. Il découvre le courant qu'il appelle le *« Pentaï club »*. Le pentaï est une notion capitale pour le spectacle. En provençal, cela signifie le rêve, mais au sens très large du terme : *« le pentaï c'est quand on boit des coups et qu'on arrive au stade où on prend le tire-bouchon et on fait De Gaulle avec ! »* Oui, on voit très bien, cette petite ivresse et légèreté créative qui apparaît après plusieurs verres. Le pentaï, c'est aussi primordial pour comprendre l'esprit du Carnaval à l'occitane. Jérome faisait partie de *« la bande des douze »* qui ont relancé le Carnaval sauvage à Arles, un peu à l'image de ce qui se passe à La Plaine à Marseille. Voilà un point commun de Jérôme avec le Sauvage, qui lui, animait à l'époque celui de Saint-Rémy. Il colportait ses *Nouvelles*, feuille de chou où il racontait à la Rabelais, les événements marquants de l'année. De l'œuvre de ce Gargantua des Alpilles, il reste quelques textes de chansons qu'il avait pris soin d'imprimer pour les vendre. Un répertoire de chansons *« sociales post-communardes »*, décrit notre contemporain. Il reste aussi une apparition dans le film *Mireille* de 1933, quelques photos... Et son vélo aux 35 cloches - *« un gendarme l'avait interpellé parce qu'il n'avait pas de klaxon »* - retrouvé dans la réserve du musée des Alpilles qui lui consacrera une exposition à partir de l'automne prochain. Il reste aussi des textes sur son culte au soleil, un poème dédié aux araignées... Une œuvre mystique et politique dans laquelle se retrouve bien Jérôme. Alors à partir des restes, il a composé pour inventer le spectacle. Le rendu donne une sorte de docu-fiction poétique et musicale. Construit avec de l'épluchage de bibliothèque et documents des mairies des Alpilles, de rencontres sur le terrain auprès de ceux qui l'ont connu. Et des années de Pentaï club...

Depuis des années, Jérôme s'applique *« à danser la bourrée auvergnate et parler un peu le provençal, pour avoir quelque chose à offrir dans le partage des cultures »*. Et quand il écrit le provençal, il le fait à l'oreille, en mélangeant avec d'autres langues. Pour inventer et s'amuser avec la langue.
A la question qui serait **aujourd'hui le Sauvage ?** Du tic au tac, il cite spontanément l'Abbé Pierre, un religieux dont on retient le discours, comme le Sauvage qui racontait la Provence sans penser qu'il défend la rigidité des traditions. Puis, non plutôt Danyel Waro, poète et chanteur réunionais, à qui il voue *« un culte »*. Lui, a fait partie du renouveau de la musique maloya et a inventé le concept de "batarsité" pour répondre à la question coloniale. Le Sauvage d'hier offre des voyages aujourd'hui.

Magdalena Lataillade et Eric Besatti

Qui connait vraiment Paul ?

Paul Aumonier donne l'impression d'être partout, tout le temps. Bénévole à Convivència, au Rugby club Arlésien, à l'association Fanfare y toros pour ne citer qu'eux. Aujourd'hui, c'est son anniversaire, il a 58 ans, l'occasion de s'intéresser à sa vie, au-delà de ses calembours quotidiens et de sa casquette vissée sur la tête.

Il se produit à l'année tous les matins de la semaine, souvent place Voltaire ou rue du 4 septembre et le dimanche au stade des Cités. En ce moment sous les platanes pour Convivència.





A gauche, Paul, ancien joueur, posé à la main courante du stade des Cités où il s'occupe de ranger les drapeaux à la fin du match de rugby. A droite pendant le festival Convivència. Photos Eric Besatti et Jérôme Séquier.

« Je suis classé comme professionnel bénévole », ironise Paul avec son phrasé rapide et avenant sous les platanes de Léon Blum pour Convivència. Ici, il s'assure que tout va bien, il fait *« la sécurité »*. C'est-à-dire qu'avec son physique de première ligne, il dégage une aura rassurante et chaleureuse. D'habitude, *« il porte trois scènes sur le petit doigt »*, raconte Catherine Le Guellault, la directrice du festival. Mais là, avec le poignet cassé après une malheureuse chute à la féria de Vic Fézansac, il est un peu plus observateur qu'à l'accoutumée. Catherine se souvient de la première année du festival, quand il se tenait rue Réattu. *« Il faisait en sorte de bouger les parasols pour que le public soit tout le temps à l'ombre. Ensuite, il s'est positionné comme gardien pour réguler le traffic de la rue et que tout le monde soit en sécurité. »* Mais ce dont elle ne se souvient pas, c'est depuis quand elle le connaît.
Paul a toujours fait partie de l'environnement du quartier. Attentionné, il offrait des roses aux Catherines de la rue Réattu, dévoué, il est allé jusqu'à opposer son corps le jour où Jean, le mari de Catherine, se fait voler sa sacoche dans la rue. Ce qui aurait pu lui coûter la vie.

C'est qu'être là, tout le temps, dans les rues, c'est aussi le vrai métier de Paul : balayeur à la mairie d'Arles. Depuis 35 ans, tous les matins de six heures à midi et demi, il arpente et nettoie les rues. Et sur le sujet, il a des choses à dire. *« Les gens prennent les rues pour des poubelles »*, se désole-t-il en comptant la quinzaine de balayeurs présents quotidiennement, rien que pour le centre-ville. *« Place Wilson, il faut vider les six conteneurs deux fois par jour »*, s'étonne-t-il. Mais le pire selon lui, c'est la rue Favorin derrière la place du Forum, une vraie anarchie. Il a beau nettoyer la rue, les restaurateurs la "pourrissent" aussitôt.

Derrière ses airs sympas, Paul a ses avis. Pendant l'été, le côté barriolé des façades repeintes d'affiches, très peu pour lui. *« On est une ville de patrimoine, les affiches sur les murs, ça gâche »*, se positionne-t-il en revendiquant qu'il en arrache certaines quand elles sont mal placées. *« Après, il n'y a pas assez de panneaux réservés pour les affiches »*, comprend-il.

A quatre ans de la retraite, pour la suite, *« on verra la santé »*, lance-t-il. Enfin, il a bien une petite idée. Acheter un orgue de Barbarie, *« c'est pas fatigant, tu tournes la manivelle, tu vas dans un endroit et tu te fais un peu d'argent »*. En tous cas, il connaît déjà l'adresse d'un fabriquant à Carpentras et le prix de l'instrument. Autour de 3 000 euros. Après une vie dans les rues à blaguer avec les passants, il veut garder le contact direct avec les gens. *« Si on me donne la permission »*, espère-t-il.

A force d'observer la ville, il en connaît les moindres recoins jusqu'à en apprendre aux Amis du vieil Arles, se souvient Magali Allegre, sa "sœur". *« Sa mère m'a élevée. Aujourd'hui, je lui rend beaucoup service, mais lui aussi il m'en rend beaucoup »*, témoigne la sainte patronne des fanfares arlésiennes avec les Lady Maga et les Sax Toys.
Là encore, pour Fanfare y toros, c'est Paul qui met la main à la pâte pour organiser les repas quand il faut accueillir les fanfares des quatre coins de la France pour les férias.

« Il voit tout, il remarque tout », encense Catherine *« il a une mémoire totale des événements, c'est hyper précieux »*. Alors pour l'exercice du portrait quand on cherche un événement marquant dans son encyclopédie, il ressort un moment musical : la version de la Coupo santo à la Jimmy Cliff jouée le jour de l'inauguration des arènes après la restauration par l'Arlésien Daniel Blanc. Ça donne envie. Pour lui Arles, *« ne fait pas assez »* de place à ses enfants dans le domaine culturel. Connaître Nicolas Reyes *« une voix très fine, magnifique »*, le remplit de fierté. D'ailleurs *« tu veux que je te le présente ?»*, pose-t-il sans attendre la réponse. *« Un jour une femme m'a demandé de lui présenter Christian Lacroix. - Je peux te présenter la croix et la bannière »*, lance-t-il avant de rire avec sa voix ronde de son propre calembour.

« Je vois un millier de personne par jour, je fais concurrence au maire ! » Sans équivalent, Paul a su se créer une place à part dans la ville. Bénévole, père Noël pour la mairie ou blagueur de rue avec ses productions originales, peu importe, Paul est dans la place. Et quand vous avez la chance de le connaître, vous ne marchez plus jamais seul.

Eric Besatti

Victoire du Maroc et de l'Algérie sur le terrain de Griffeuille

Hier soir l'assemblée était très féminine pour le concert de cheb Ahmed el Oujdi à Griffeuille. « *Ah, mais ils regardent le match* », explique Sabi, 36 ans du quartier. Quand le concert commence, il y a égalité entre l'Algérie et la Côté d'Ivoire en quart de finale de la Coupe d'Afrique des nations. L'année dernière, le public était plus mixte. « *J'ai envoyé un snap à mon cousin de Paris, il m'a dit, vous êtes bien là, nous on a pas ça* », continue l'habitante apprêtée d'une belle tunique bleue qui vient tous les ans. Avant le concert, Jean Colomina dans son discours parle de l'organisation du concert de Convivència à Griffeuille depuis 11 ans à l'époque avec Solid'Arles.

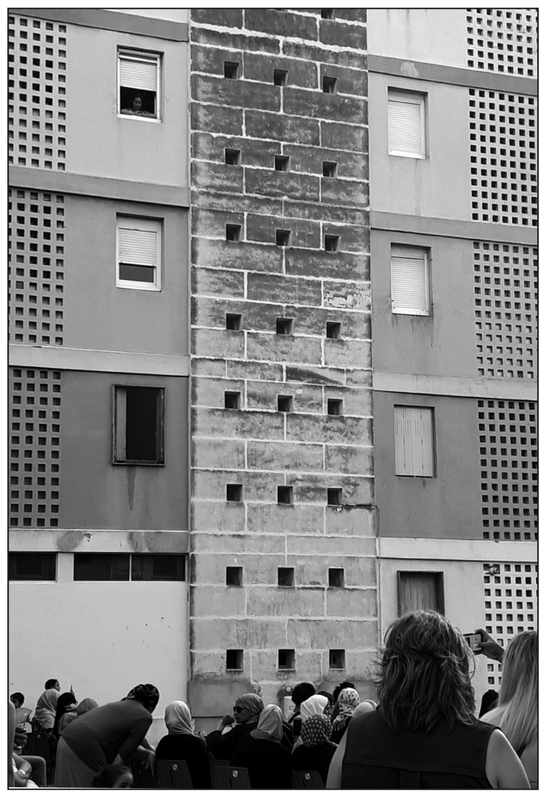
Le concert de Cheb Ahmed el Oujdi commence et l'originaire d'Oujda, ville partagée entre l'Algérie et le Maroc demande le score de temps en temps.

Ah, Khalid 37 ans et Amid 54 ans apportent la touche mixité à l'arrière. « *Non, mais c'est l'inverse, maintenant les femmes, c'est les hommes, tu pourrais dire qu'il y a que les hommes qui sortent en parlant des femmes* », ironise le plus jeune avec son maillot de l'OM quand son fils vient lui courir dans les jambes avec un maillot du PSG. « *Ça c'est la liberté d'expression. Un père OM et un fils PSG. Chez moi, il choisit ce qu'il veut* ». Les clichés tombent à mesure des discussions et des sourires omniprésents dans le quartier. Les quelques jeunes hommes, callés un peu plus loin en mode bas d'immeuble, qui craignaient que la musique marocaine, plus plaintive que l'Algérienne ne bouge pas assez ont eu tort d'écouter de loin. Le répertoire va jusqu'au Raï très rythmé algérien. Les mains tapent, les bassins dandinent sur les chaises, mais très peu se lèvent et osent danser.

Selon Khalid, c'est dû à l'effet réseau sociaux. « *Tout le monde filme, si je danse, tout Arles va dire c'est qui ce béloul* », rigole-t-il. Pourtant, il n'est pas fou et parle d'une époque, 1996, 2002, où il serait monté sur les tables, une époque où il organisait des concerts dans le quartier « *c'était la folie* ».

« *C'est les prolongations, alors nous aussi on fait la prolongation* », lance sur la scène Cheb Ahmed avant d'entamer une chanson tunisienne. A l'arrière, Khalid regarde les tirs au but sur son portable branché sur Bein sports. Ismaël Bennacer, l'Arlésien nunméro 22 de l'équipe d'Alégrie fait le plaisir du réalisateur télé avec ses réactions à chaque tir réussi. Ça y est, c'est gagné, l'Algérie est qualifiée, ce qui donne de quoi improviser aux musiciens sur la scène « *L'Algérie qualifiée [...] One two free, Viva l'Algérie [...] merci beaucoup et viva l'Algérie, merci à tous les maghrébins, à tous les Français, à Convivència* ». La victoire fait lancer des youyou et levé une belle dizaine de personne devant la scène. Rendez-vous en demi-finale et l'année prochaine pour un nouveau concert.

E.B et N.P









Où va Convivència ?*







L'explosive Pepita, légendaire par son franc parler s'occupe de l'estomac des 80 bénévoles, Emy, 12 ans se forme au service, Jérôme a usé son capital manutention pour les prochains mois et Philippe en a encore un peu sous le polo.

C'est là où tout commence et tout finit. Au comptoir. Et c'est là que la plus jeune des bénévoles tient son rôle. Emy n'a que douze ans, mais sait déjà servir la bière comme un vieux président de club de pétanque. Derrière la tireuse, il n'y a que son extrême concentration sur le bec et ses bras tendus qui trahissent son jeune âge. Pourtant, elle a déjà deux ans de service au compteur. Et les prochaines années elle se voit à la même place. Son goût, c'est *« servir, être avec les gens, demander ce qu'ils veulent et encaisser »*. Plus tard, elle se voit bien barmaid, *« dans un endroit où y'a de la musique »*. Bon, y'a encore le temps de voir. Mais elle aime tellement l'ambiance qu'elle l'a recommande à ses copines *« mais elle ne peuvent pas venir parce qu'elles partent en vacances »*.

Convivència, c'est au total 80 personnes qui se donnent, un peu, passionément, à la folie. Cette année, Daniel, retraité, est tombé dans les pommes parce qu'il se donnait trop et oubliait de manger et de se reposer. Jérôme après trois jours de montage a fini le bras en écharpe pour cause de rouilles des articulations. C'est que la moyenne d'âge est un peu plus élevée. Et Emy ne doit pas être la jeunesse qui cache les cheveux blancs. *« On a des bénévoles mais on les casse »*, galége Hélène, derrière le kiosque à Roue, la banque du festival. *« Non, on a plein de jeunes, surtout des femmes et surtout à la guinguette. Ce qu'il nous manque c'est des jeunes aux gros bras et bien membrés »*, lance à côté d'elle, Sylvie, dans une remarque d'un sexisme intolérable. Soriana, 36 ans, représente par exemple ces nouvelles arrivées depuis que le festival a déménagé sur la place Léon Blum. Elle est là comme l'équipe de guinguette, dont les premiers arrivent à 8h du matin. Ce qu'il faudrait c'est *« des bénévoles à quatre bras »*, rigole Sylvie, *« Faut aller les chercher à Techernobyl »*, répond tranquilement Hélène. Plus sérieusement, Esteban, technicien son bénévole pose le constat : *« là on est inquiet pour le démontage de samedi à lundi, on sait pas si on sera assez nombreux, et ça c'est pas normal »*.

Il est 14h57 et Catherine peut enfin s'assoir pour manger. Elle est là depuis 8 heures et sur le pont jusqu'à 20 heures. Avec Jean, elle tient les reines du festival depuis 2001. Où va le festival ? *« On est tellement explosés qu'on est dans l'incapacité de réfléchir »*, avoue-t-elle. Elle arrive quand même à réciter ses chiffres. Cette année, le festival a un budget de 40 000€ dont 19 000 € de subventions des collectivités. Le reste, c'est la recette de la guinguette, la pub dans le programme ou le mécénat des citoyens ou des entreprises. *« Si on compte les heures de bénévolat, on monte à 120 000 € »*, déroule Catherine.

« Catherine, au niveau de l'investissement bénévole, c'est un temps plein sur l'année », pose Stéphane, homme à tout faire, technicien son et celui qui partage le discours de présentation avec Catherine. Catherine et Jean, qui s'occupent de la programmation musicale et de contacter les artistes, le couple tient le festival à bouts de bras. Mais Jean et Catherine ne sont pas immortels. *« La question de la reprise va se poser, c'est leur bébé, on ne peut pas le leur voler et il faut trouver un moyen de passer la main, c'est une question difficile. Le constat est évoqué en conseil d'administration et en assemblée générale, on en parle »*, raconte Stéphane. *« Le festival tient sur rien du tout, c'est vraiment la culture du bénévolat »*, ponctue Stéphane. C'est fragile et beau à la fois.

Eric Besatti

* dans ton cul